



**FRENCH B – HIGHER LEVEL – PAPER 1**  
**FRANÇAIS B – NIVEAU SUPÉRIEUR – ÉPREUVE 1**  
**FRANCÉS B – NIVEL SUPERIOR – PRUEBA 1**

Monday 20 November 2006 (morning)  
Lundi 20 novembre 2006 (matin)  
Lunes 20 de noviembre de 2006 (mañana)

1 h 30 m

---

TEXT BOOKLET – INSTRUCTIONS TO CANDIDATES

- Do not open this booklet until instructed to do so.
- This booklet contains all of the texts required for Paper 1.
- Answer the questions in the Question and Answer Booklet provided.

LIVRET DE TEXTES – INSTRUCTIONS DESTINÉES AUX CANDIDATS

- N'ouvrez pas ce livret avant d'y être autorisé(e).
- Ce livret contient tous les textes nécessaires à l'épreuve 1.
- Répondez à toutes les questions dans le livret de questions et réponses fourni.

CUADERNO DE TEXTOS – INSTRUCCIONES PARA LOS ALUMNOS

- No abra este cuaderno hasta que se lo autoricen.
- Este cuaderno contiene todos los textos para la Prueba 1.
- Conteste todas las preguntas en el cuaderno de preguntas y respuestas.

Blank page  
Page vierge  
Página en blanco

TEXTE A



# Bourses Zellidja

## Ados en quête d'aventure...

- ❶ Ils ont entre 16 et 20 ans, rêvent d'aventure humaine et d'horizons lointains. Nouveau concept de télé-réalité ? Non : Zellidja...
- ❷ Partant du proverbe que les voyages forment la jeunesse, cette association, fondée dans les années 50, propose aux lycéens une bourse pour réaliser pendant un mois un voyage à l'étranger. « Pas du tourisme », précise-t-on à l'association, « mais une découverte de soi et des autres pour se faire sa propre opinion et se responsabiliser. » Le principe : proposer un thème d'études, de l'art culinaire toscan à la vie des moines birmans, puis partir, seul, juste pourvu d'un sac à dos et de l'envie de s'instruire.
- ❸ Les motivations des jeunes voyageurs sont multiples. Parmi les lauréats récents, Anne, étudiante à l'École des Arts décoratifs, a trouvé en Finlande et en Inde « une aspiration nouvelle et une autre manière de voir la vie ». Pour d'autres lauréats, l'intérêt était de lier leur formation scolaire au sujet d'études. Pierre-Charles, étudiant en architecture, est parti à la découverte de l'habitat traditionnel du Pérou et de l'influence maure dans l'architecture espagnole. Stéphanie, elle, a « réalisé une quête personnelle. D'origine hongroise, je voulais aller à la rencontre de cette culture et de mes origines ».
- ❹ Voyage initiatique, dépassement de soi ou vocation humanitaire, l'association Zellidja est née pour « apprendre aux jeunes des choses qu'ils n'acquerront jamais sur les bancs de l'école ». C'est surtout la possibilité d'obtenir une bourse de 600 à 1300 euros pour réaliser le voyage de leur choix dans n'importe quel endroit du monde. Et Zellidja propose aux plus méritants de renouveler l'expérience l'année suivante.

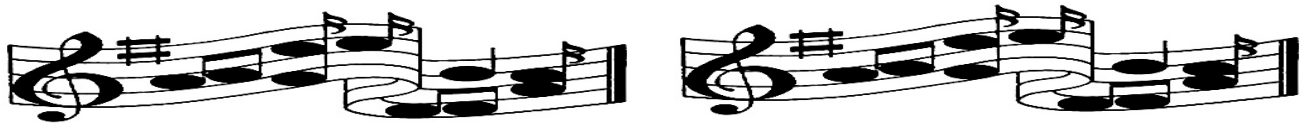
*Association des lauréats Zellidja, 5 bis, cité Popincourt, 75 011 Paris, 01.40.21.75.32*

*site : [www.zellidja.com](http://www.zellidja.com)*

*e-mail : [info@zellidja.com](mailto:info@zellidja.com)*

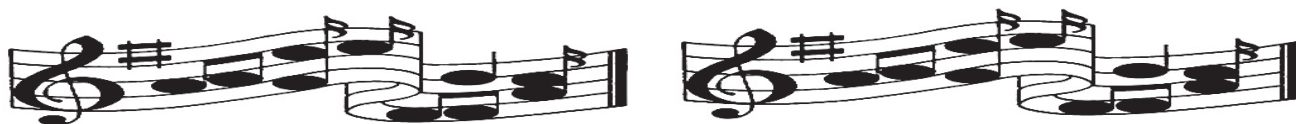
Adapté d'un article de Morgann Houriez dans *Le Nouvel Observateur* (supplément Paris), 20 novembre 2003

TEXTE B



## FOLKLORE FAÇON 21<sup>e</sup> SIÈCLE

- ❶ Rebaptisée « néo-trad » ou « funklore », la musique traditionnelle québécoise casse la baraque. Ses amateurs ont 20 ans et pour eux, c'est une musique du monde comme les autres !
- ❷ Le folklore québécois est en plein boom. [ – X – ] au Québec, à Montréal comme en région, des centaines de jeunes musiciens dépoussièrent la musique traditionnelle. Jouant avec des textes ancestraux, ils réinventent les mélodies et ajoutent des rythmes nouveaux aux chansons de nos grands-parents. Des *Langues Fourchues* aux *Tireux d'Roches* en passant par *Mes Aïeux* ou *Les Batinsés*, ces nouvelles formations attirent un public de plus en plus large, [ – 9 – ] âgé de 20 à 35 ans.
- ❸ Du jamais-vu, [ – 10 – ] l'ethnologue québécois Robert Bouthillier, spécialiste de la chanson de tradition orale : « L'abondance actuelle de chanteurs et de groupes de musique traditionnelle qui se sont approprié la chanson folklorique dans leurs spectacles ou sur leurs disques dépasse depuis cinq ans tout ce qu'on a pu connaître auparavant. En quantité, en qualité et en variété du son proposé ». Ce bouillonnement n'est cependant pas exclusif au Québec : on le constate ailleurs en Occident, notamment en Bretagne.
- ❹ On le croyait [ – 11 – ] mort et enterré, ce folklore ! Ressuscité par les nationalistes des années 1970, il était retombé dans l'oubli après le référendum sur la souveraineté du Québec, en 1980 – où le Non a obtenu près de 60 % des voix. « Les conséquences de cet échec ont été épouvantables », analyse Louise de Grosbois, coordonnatrice de la Société pour la promotion de la danse traditionnelle québécoise. « Après s'être servies du folklore pour arriver au pouvoir, les élites politiques et intellectuelles l'ont rejeté, le jugeant passéiste. Et beaucoup de Québécois se sont mis à avoir honte de leurs traditions. »
- ❺ Mais, depuis les années 1990, des centaines de musiciens québécois s'intéressent au folklore. [ – 12 – ] préjugés. « Le néo-trad est fait par des jeunes pour qui la musique traditionnelle n'a pas ce côté ringard que lui trouvent leurs aînés », observe Laurent Saulnier, vice-président à la programmation des Francfolies de Montréal. « Les groupes néo-trad ne se contentent pas de faire une copie conforme de la musique traditionnelle. Ils y incorporent du rock, du funk, du jazz... Pour eux, le folklore québécois est une musique du monde comme une autre. »



- 30 ⑥ Musique du monde ? « Les Québécois ont mis du temps à s'en rendre compte », dit Stéphane Archambault, chanteur et auteur des textes de *Mes Aïeux*. « Beaucoup apprécient le folklore de Cuba, d'Amérique latine ou d'ailleurs, tout en dénigrant celui d'ici, jugé québécois\*. » C'est ce qui l'a décidé, avec son ami Frédéric Giroux, compositeur et guitariste, à créer, en 1996, un groupe s'inspirant du folklore québécois. « On a senti le besoin de se réapproprier nos racines, de savoir d'où l'on vient, dit-il. Pour ne pas se noyer dans la grande soupe de la mondialisation, il faut ajouter nos propres épices. »
- 35 ⑦ La nouvelle génération a dépolitisé le folklore et c'est tant mieux, ajoute Louise de Grosbois : « Si certains évoquent la peur de la mondialisation, pour la majorité, faire du traditionnel, c'est d'abord valoriser la culture populaire. » Mathieu Girard, guitariste et chanteur des *Batinsés*, le confirme : « Ce qui nous intéresse, dit-il, c'est la résonance que les chansons traditionnelles peuvent avoir aujourd'hui. Leur universalité. »

---

\* Québécois (Québec) : de mauvais goût, démodé

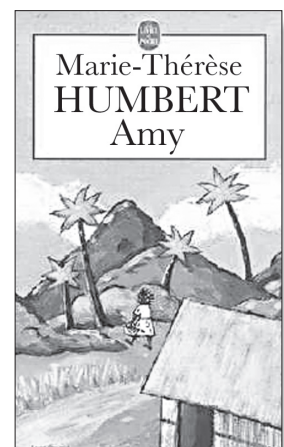
Adapté de « Les gigueux du 21<sup>e</sup> siècle » d'Isabelle Grégoire dans *L'Actualité*, 15 mai 2004

TEXTE C

# AMY

*Amy, une fillette du village de Paille-Rousse, à l'île Maurice, a dû quitter l'école pour s'occuper de la maison et de son jeune frère, P'tit Louis.*

- 1 Avant, quand j'allais à l'école, c'était bien mieux. J'avais des leçons à apprendre et des devoirs à faire et ça me donnait le sentiment agréable d'avoir une existence propre : je ne vivais pas seulement pour P'tit Louis et la famille, il y avait quelque chose que j'accomplissais rien que pour moi, et il s'agissait d'un domaine qui restait fermé aux autres : personne, chez nous, n'était capable de comprendre ce que je faisais, personne ne pouvait m'aider. Mes sœurs ne s'étaient jamais intéressées à l'école, elles n'y étaient jamais allées qu'épisodiquement et ça faisait maintenant belle lurette qu'elles n'y allaient plus.
- 5
- 2 Aussi, quand je sortais mes cahiers et mes livres de mon cartable, et que je lisais, sur mon carnet, ce que le maître voulait que je fasse, c'était chaque fois comme si j'ouvrais un cadeau qu'on m'avait préparé avec amour, même si c'était moi qui avais tout noté. J'essayais, quand j'apprenais une leçon, d'oublier ce qu'il me faudrait apprendre après, pour garder cet autre plaisir-là en attente, pour en faire une sorte de surprise. À la fin, quand je voyais que je n'avais rien d'autre sur mon carnet, lorsque j'avais appris toutes les leçons et fait tous les devoirs, je me sentais un peu triste. J'avais fini d'ouvrir le cadeau, j'en avais épuisé les richesses et je retombais dans le temps mort de l'attente. Pourtant, même alors, il me restait cet autre plaisir en perspective : le lendemain, à l'école, quand je me lèverais pour réciter une leçon ou que je montrerais ce que j'avais écrit, l'instituteur me sourirait, il me dirait : « C'est très bien, Amy, c'est vraiment excellent, tu peux être fière de toi. » Et je serais ravie d'avoir si bien utilisé le cadeau qu'il m'avait fait, je me sentirais si reconnaissante à son égard que j'aurais du mal à retenir tous les mercis qui se pressaient sur mes lèvres. J'aurais voulu pouvoir remercier la terre entière dans ces moments-là !
- 10
- 15
- 20
- 3 Maintenant que j'avais cessé d'aller à l'école, j'avais l'impression que tous les jours seraient pareils à l'infini, il n'y aurait jamais plus rien pour moi toute seule. Je me sentais alors si vide et sans courage que je devais battre très vite mes paupières pour ne pas me mettre à pleurer. J'étais tombée dans le temps de tous les villageois de Paille-Rousse, et c'était comme une grosse roue qui me nivelait en tournant, une roue qui m'ôtait peu à peu ce qui me rendait différente des autres, m'interdisant de penser par moi-même, me commandant de devenir pareille à ma mère et à mes sœurs – pareille à tous ceux qui n'avaient jamais à se préoccuper que de manger, nettoyer et dormir. Une roue aveugle qui m'anéantissait.
- 25
- 30



Marie-Thérèse Humbert, *Amy*, Éditions Stock, 1998

## TEXTE D



### TÉMOIGNAGE

## « Pas d'éoliennes dans mon jardin »

« J'ai acheté ma maison à Guern, un joli village de Bretagne, en 1985. Cela va faire vingt ans que nous la retapons. Une fois à la retraite, nous avions prévu de quitter la région parisienne pour nous y installer. Nous devons partir l'année prochaine, mais tout risque d'être remis en question : quatre éoliennes doivent en effet être installées à 400 mètres de la maison.

Quand on pense éoliennes, on imagine en général de jolis moulins à vent. Malheureusement, c'est bien loin de la réalité : elles sont horribles et bruyantes. Celles qui doivent être construites dans notre village par une société privée mesurent 140 mètres de hauteur. On continuera à les voir dans un périmètre de 50 kilomètres. De plus, la loi exige qu'elles restent éclairées toute la nuit à cause des avions. L'enquête est en cours pour savoir si les autorités vont accorder un permis de construire. Par intérêt économique, le maire y est favorable, car les éoliennes rapportent des taxes à la commune. Le but de cette entreprise est plus lucratif qu'écologique. Comment parler d'écologie avec de tels monstres qui vont défigurer le paysage ? Il faut se représenter des immeubles de 40 étages avec, en haut, un semi-remorque qui vrombit.

Car les nuisances vont également être sonores. Des éoliennes de cette taille produisent environ 40 décibels et on peut les entendre à 2 kilomètres à la ronde. De chez moi, cela reviendra au même qu'une machine à laver en train de tourner en permanence. Un comble pour un endroit où le silence n'est troublé pour l'instant que par le chant des oiseaux ! Nous avons fondé une association pour empêcher l'installation de si grandes éoliennes. La pétition que nous avons fait circuler a recueilli 500 signatures. J'ai visité des communes voisines où des éoliennes ont déjà été construites. La Bretagne, région venteuse, est en effet l'un des sites privilégiés pour l'installation de ces engins. Des habitants m'ont confié qu'ils devenaient fous. Plusieurs ont même vendu leur maison. Évidemment, elles ont perdu de la valeur, parfois jusqu'à la moitié.

Les éoliennes engendrent de nombreux problèmes alors que leur rendement énergétique est faible. Et le coût de cette énergie est élevé : le kilowatt produit par une centrale nucléaire revient à 5 centimes d'euro contre 15 pour l'énergie éolienne. Faut-il défigurer des régions juste pour satisfaire les intérêts économiques de marchands de vent ? »

Adapté de « Pas d'éoliennes dans mon jardin » de Robert Henry, propos recueillis par Gaëlle Renouvel dans *L'Express* du 16 septembre 2004